

Lise Tremblay : pour ne pas perdre le Nord

Jean-François Caron

Numéro 136, hiver 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62294ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Caron, J.-F. (2009). Lise Tremblay : pour ne pas perdre le Nord. *Lettres québécoises*, (136), 6–8.

LISE TREMBLAY :

pour ne pas
perdre le Nord

Quelques bûches dans le poêle pour chasser l'humidité et pour crépiter dans le silence. Après les salutations d'usage, Lise Tremblay retourne s'asseoir derrière son clavier pour pianoter encore quelques mots pendant que je m'installe devant elle. « Il ne fallait pas que j'oublie », s'excuse-t-elle. Devant la vitrine qui offre en pâture à nos regards un minuscule lac et quelques huards qu'elle ne manquera pas de me faire remarquer, décoiffée et en tenue décontractée, Lise Tremblay montrera tout au long de cette entrevue que la simplicité et la limpidité n'imprègnent pas que son écriture. C'est l'histoire de sa vie.

JFC — *Je suis un peu surpris. Lorsque vous m'avez invité dans votre cabane, j'ai cru à un brin d'ironie. Cet endroit n'a rien à voir avec le chalet coquet que je m'étais imaginé.*

LT — C'est un vrai de vrai chalet!

JFC — *Je vous retrouve donc aujourd'hui dans votre cabane au Saguenay, pas seulement en région, mais isolée dans cette même région. Est-ce qu'une telle retraite vous est nécessaire pour la création?*

LT — Je ne peux pas écrire une ligne à Montréal. Je suis disciplinée, mais je ne dois avoir aucune distraction. Là-bas, il y a de l'énergie, beaucoup de choses à faire. J'aime ça, en fait, j'aime trop ça : c'est distrayant. Alors, je passe deux mois au chalet, l'été, seule. Ici, je me place en situation d'écriture.

JFC — *Dans votre recueil de nouvelles, La héronnière, plus précisément dans « Elizabeth a menti », le personnage principal s'isole pour écrire un dossier de recherche, mais succombe souvent à la procrastination et en ressent de la culpabilité. Vous arrive-t-il de ne pas pouvoir écrire et de vous en sentir coupable?*

LT — Jamais. Parce que si je n'avais pas de plaisir à écrire, je ne le ferais pas. C'est un job de fou, écrire un roman. C'est épouvantable. Je le fais par nécessité, parce que je ne pourrais pas faire autrement. Mais si je cessais d'écrire demain matin, le monde ne s'en porterait pas plus mal. Il n'est certainement pas question de me sentir coupable.

JFC — *Vous dites que vous écrivez par nécessité?*

LT — J'écris parce que c'est l'expression de ma liberté. De toute façon, je gagne ma vie en enseignant au Cégep du Vieux Montréal. Pour moi, la littérature est un luxe. J'ai besoin de mon travail parce qu'il me permet d'avoir les deux pieds dans la réalité. Et j'ai besoin de cette réalité... Même si je suis très tolérante à la solitude et que je n'aurais aucun mal à passer toute l'année ici.



LISE TREMBLAY

Je crois donc que ça naît de ce besoin d'exprimer ma liberté. En fait, j'écris parce que je n'en ai pas le choix. Je ne peux pas m'imaginer ailleurs. On ne fait que ce qu'on peut.

JFC — *Diriez-vous que vous écrivez d'abord pour écrire ou pour être lue? En d'autres mots, auriez-vous continué d'écrire même si vous n'aviez pas été publiée?*

LT — J'ai sans doute quelque chose à prouver. Mais surtout, il faut qu'il y ait un moteur pour faire avancer dans la vie. C'est ce que j'appelle la faille : c'est là d'où vient l'énergie qu'il faut utiliser pour avancer. J'ai dû aller en thérapie, un certain temps. Ça m'a permis d'avancer. Et vous pourrez en parler dans votre papier. Ça ne me gêne pas le moins du monde. Plusieurs auteurs pensent qu'une thérapie peut nuire à la créativité, mais c'est faux.

Il y a une théorie allemande selon laquelle un artiste serait quelqu'un qui aurait manqué d'interlocuteurs valables dans son enfance et qui aurait besoin de reconnaissance, besoin d'expression... L'écrivain a besoin d'un territoire, et c'est dans l'écriture qu'il le trouve. Il n'a pas besoin de dire quelque chose, c'est différent. Il ressent plutôt le besoin d'avoir quelque chose à dire. J'ai eu pour ma part

une très mauvaise relation avec ma mère. Elle ne m'a jamais écoutée.

JFC — *C'est cette relation déficiente qui aura été le moteur de votre plus récent roman, La sœur de Judith?*

LT — À cinquante ans, j'ai basculé dans un autre monde. Quand j'ai écrit *La sœur de Judith*, l'enfance est soudainement devenue plus importante pour moi. Bien sûr, ce que j'ai gardé comme souvenir de quand j'étais petite et ce que je réécris, c'est complètement différent.

L'écrivain a besoin d'un territoire, et c'est dans l'écriture qu'il le trouve. Il n'a pas besoin de dire quelque chose, c'est différent. Il ressent plutôt le besoin d'avoir quelque chose à dire.

Il m'a fallu vingt ans avant d'écrire ce livre, avant de trouver sa voix. Plus tôt, je n'aurais pas pu le faire. Ça m'a pris beaucoup de temps pour comprendre le portrait complet de mon enfance. Mais de toute façon, il s'agit d'une fiction. La vérité se trouve dans l'émotion, pas dans les faits...

JFC — Vous dites que la vérité se trouve dans l'émotion?

LT — En fait, la vérité sur les êtres humains se trouve dans les romans. Et mes romans sont vrais dans l'émotion. Ce n'est pas toujours le cas : il y a des livres qui sont des constructions et ça paraît. Il faut sentir que l'écrivain est proche de sa blessure, comme le disait Cocteau, qu'il transmet sa souffrance. C'est ce que ça veut dire : il faut que l'émotion soit vraie.

JFC — Au moment d'écrire, avez-vous plutôt quelque chose à dire, ou quelque chose à raconter?

LT — Pour moi, l'idée n'est pas de dire. Il n'y a pas de message. Je mets plutôt de l'ordre dans le chaos de mon existence. Mes livres sont toujours des résolutions de crise, chaque fois c'est parce que j'ai une réponse à trouver.

JFC — Vous êtes encore bien jeune pour faire un bilan. Cela dit, en 2010, il y aura vingt ans que vous aurez publié votre premier roman. Qu'est-ce qui a changé depuis?

LT — Vingt ans, c'est vite passé. Bien des choses ont changé. Je crois qu'aujourd'hui la situation est plus difficile pour les écrivains. Le niveau des auteurs a évolué, les livres sont plus forts, il y a une plus grande compétition.

JFC — Croyez-vous qu'il y a trop de livres sur le marché?

LT — Non ! Je ne suis pas de ceux qui le pensent. Si un éditeur veut qu'un ouvrage soit publié, c'est qu'il le faut.

JFC — Après vingt ans dans le milieu littéraire québécois, quelles sont vos observations?

LT — Au Québec, l'expression prend une dimension tout autre qu'ailleurs. La situation est semblable à celle de la Suède, qui a une langue particulière. Ici, la littérature, et plus largement la culture, doivent être subventionnées pour survivre.

Aussi, comme on a été conquis, on se compare souvent. Mais ça ne tient pas la route. On est nord-américains. Il faut vivre avec ce qu'on est et ce qu'on fait. Je fais partie d'une minorité et, quoi qu'il arrive, ça ne changera jamais. Il y a d'autres minorités, on n'est pas les seuls au monde. Ça conditionne notre création et ça nous rend originaux. Comme je le dis souvent à mes étudiants, être québécois, c'est l'enfer, mais c'est une chance. Je suis très contente d'avoir une double culture.

JFC — Vous avez dit déjà que la littérature québécoise est une littérature coloniale et qu'il faut accepter ce fait. Pouvez-vous préciser votre pensée?

LT — On est une petite place, un petit pays. Le rapport que les Français entretiennent avec nous se rapproche encore aujourd'hui de celui qui lie une métropole avec sa colonie. Les Français n'ont aucun intérêt à ce que les colonisés soient meilleurs qu'eux-mêmes. Je crois qu'il faudrait revendiquer le statut de littéra-

ture étrangère. Il faut être sûr de soi, sûr de son potentiel de création, il faut être proche de ce qu'on est, ou alors c'est la mort.

JFC — Avez-vous toujours su que vous deviendriez écrivaine?

LT — Tout ce qui est arrivé, c'est du hasard. Je viens d'un milieu ouvrier où le mot « écrivain » n'existait pas. Je n'avais pas le dessein d'être écrivaine. Je n'ai pas d'ambition.

JFC — Depuis le début de votre carrière, plusieurs prix vous ont été accordés, dont trois pour *La héronnière*, et même le Prix du Gouverneur général pour *La danse juive*. Votre histoire en est une de succès...

LT — Les gens font trop de cas des prix et des distinctions. Je n'y pense jamais. Entre un premier prix et un finaliste, il n'y a pas de différence, que de la chance. Dans la réussite, même, il y a une grande partie qui est de la chance.

Pour moi, les prix ont été chaque fois de belles surprises, c'était toujours du hasard. Le premier prix que j'ai remporté, le prix Stauffer-Canada, je ne savais pas qu'il existait ! Même mon éditeur ne le connaissait pas, parce que c'est un prix qui s'adressait à toutes les disciplines confondues, pas seulement à la littérature. J'ai eu beaucoup de chance. C'est quelqu'un que je ne connaissais pas à l'époque qui a inscrit *L'hiver de pluie* pour le concours. Après, chaque fois que j'ai remporté un prix, l'argent qui venait avec semblait tomber du ciel, je n'avais pas l'impression d'avoir travaillé pour ça. Alors, tous les prix m'ont servi à voyager. Parce que ce n'était pas de l'argent gagné. C'était comme un cadeau.

JFC — Y a-t-il un de ces prix qui vous a flattée plus que les autres?

LT — Le Prix des libraires m'a vraiment beaucoup touchée. Parce qu'ils savent lire, ce sont d'excellents lecteurs. S'ils m'ont choisie, c'est qu'ils sont bons ! (lance-t-elle avec une pointe d'autodérision avant de reprendre son sérieux.)

C'est un prix qui a eu beaucoup d'impact émotif. Ils sont importants, les libraires. Parce que les vrais bons lecteurs s'informent auprès d'eux. Alors, le prix a aussi un impact direct sur le développement d'un lectorat.

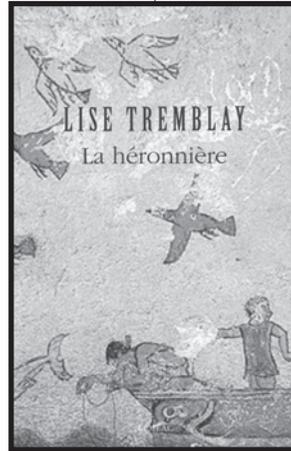
JFC — Un lectorat qui se fait de plus en plus important. Vous avez vendu plus de 20 000 exemplaires de *La sœur de Judith*.

LT — Je ne sais pas, je ne pense pas à ces choses-là. Je ne m'occupe ni des prix ni de la vente de mes livres.

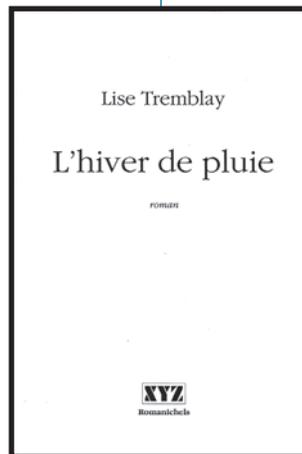
JFC — En dehors de l'écriture, avez-vous le temps pour une vie littéraire très riche ? Participez-vous, par exemple, à des ateliers?

LT — Je ne joue pas de « game ». Je ne veux pas m'ennuyer, ça ne vaut pas la peine. Parfois je donne des conférences et j'oublie de le dire à mon éditeur. C'est comme pour cette entrevue. Je n'avais simplement pas pensé à lui en parler.

Mais des ateliers, ça non, je n'en donne pas. Je suis contre ça. Qui suis-je pour dire à quelqu'un comment écrire ? De toute façon, ceux qui donnent des ateliers,



Il faut sentir que l'écrivain est proche de sa blessure, comme le disait Cocteau, qu'il transmet sa souffrance. C'est ce que ça veut dire : il faut que l'émotion soit vraie.



comme les éditeurs, il ne faut jamais écouter ce qu'ils disent de faire. Ils se trompent. Il n'y a pas de secret, il n'y a pas de loi.

JFC — *Quel est le rôle de l'écrivain aujourd'hui? A-t-il une responsabilité sociale?*

LT — Quoi qu'on en dise parfois, il n'y a pas de rapport social dans l'écriture. Il s'agit plutôt pour l'écrivain de raconter sa propre vision du monde. Je prendrais la parole si quelque chose me dérangeait vraiment, mais au Québec, on n'est jamais dans des situations qui poussent à l'extrême. On ne vit ni guerre ni famine, et il n'y a pas tant d'injustices. Bien sûr, l'écrivain joue un rôle quand ça va trop loin. Personnellement, je n'ai pas des idées sur tout. Mais il faut que la vérité soit dite.

JFC — *Vous avez déjà dit qu'on ne peut pas être écrivain si on ne trahit pas, que l'écrivain est un traître. Combien de gens avez-vous trahis depuis vos premières lignes? Est-ce que l'écrivain a des remords?*

LT — L'écrivain trahit la réalité. Il est un traître tout le temps. C'est le sentiment que je ressens. Je les montre, ces choses que je vois.

Heureusement, le langage sauve. Mettre un mot sur un sentiment ou sur une chose permet de le sortir de soi. Je n'ai pas foi dans grand-chose, mais j'ai foi dans le langage.

JFC — *Après la publication de *La héronnière*, vous avez dû essayer des menaces de certains habitants de *L'Isle-aux-Grues*, où vous aviez une maison. Est-ce parce que vous les aviez trahis?*

LT — Quelqu'un leur avait dit que je parlais d'eux dans mon livre, que je mentais à leur sujet. Il y a bien quelques ressemblances — ils ont par exemple un symposium d'ornithologie —, mais ce que j'ai écrit est une fiction, une construction.

Quand j'y repense, je me dis qu'il y a un prix à payer pour chaque chose. C'est moins cher être différent qu'être conforme. La conformité est la plus grande source de malheur dans le monde.

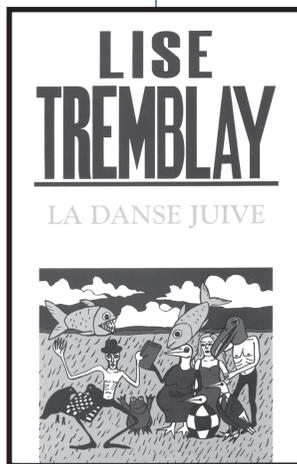
De toute façon, je trouvais que c'était important de ne pas céder à de telles menaces. C'est pour ça que j'ai refusé de me taire. Aujourd'hui, j'en ai pour vingt ans dans la marmite à fiction. Des folies de village, c'est intéressant! Les vrais fous sont des personnages grands comme les paysages qu'on a ici.

JFC — *Vos écrits sont le plus souvent tournés vers le Nord. D'où vient cette préoccupation? De quel Nord parlez-vous? Pourquoi la réponse s'y trouve-t-elle toujours?*

LT — Un jour, Daniel Chartier, de la chaire d'étude du Québec contemporain, m'a dit: « Vous êtes un écrivain de la nordicité. » Je n'en avais jamais pris conscience. C'est tellement naturel pour moi. Il semblerait que ce n'est pas fréquent, surtout pour parler du Moyen Nord.

JFC — *Le Moyen Nord?*

LT — Le Moyen Nord, c'est chez nous, ça fait partie de moi. Ça fait partie de nous. L'univers ici, je le connais. C'est mon univers. J'assume ce que je suis. C'est là où



le paysage est trop gros et trop beau pour le monde. C'est une beauté qui écrase. Le paysage est d'une dimension qui écrase.

Nos regards se sont tournés vers la vitrine, et à parler de Nord, d'hiver et de distance, l'entrevue s'est lentement débridée pour devenir une véritable conversation. Puis, au sortir de sa cabane, elle m'a surpris alors que je prenais un instant pour profiter du paysage. Je ne l'avais pas entendue passer le seuil derrière moi. « C'est beau, chez nous, hein? » J'ai acquiescé. « Dire que la semaine prochaine, ce sera la rue Saint-Denis... » Son été au Saguenay était déjà terminé. ▣

BIBLIOGRAPHIE

L'hiver de pluie, XYZ, 1990, 108 p.; réédition en poche, présentation de Corinne Larochelle, BQ, 1999, 106 p.; Prix découverte du Salon du livre du Saguenay – Lac-Saint-Jean; prix Stauffer-Canada.

La pêche blanche, Leméac, 1994, 117 p.; réédition en poche, BQ, 2001, 106 p.

La danse juive, Leméac, 1999, 143 p.; traduction anglaise de Gail Scott, *Mile End*, Talonbooks, 2002; Prix du Gouverneur général.

La héronnière, Leméac, 2003, 108 p.; réédition en poche, Leméac/Actes Sud, coll. « Babel », 2005, 118 p.; Grand Prix de la Ville de Montréal; prix des Libraires du Québec; prix France-Québec.

La sœur de Judith, Boréal, 2007, 168 p.; réédition en poche, Boréal, coll. « Boréal compact », 2009, 178 p.

INFOCAPSULE

AU TOUR DES MAGAZINES

En septembre dernier, les dirigeants de *La Presse* lançaient un ultimatum à ses journalistes: ou ils acceptaient d'importantes concessions, ou la vénérable institution serait forcée de fermer ses portes tout autant que celles de son site Internet. Pour prouver sa bonne foi, la direction a offert de donner accès à ses livres comptables. Les prévisions sont sombres: le quotidien perdra deux millions par mois d'ici 2013. Au total donc, plus de 100 millions. Peu de temps après, c'était au tour du *Soleil* (lui aussi propriété de Gesca, filiale de Power Corporation) de connaître les mêmes menaces. En fait, ce sont les quotidiens de l'Amérique entière qui sont durement touchés par la venue d'un concurrent de taille: Internet. Le bât blesse non seulement aux États-Unis, mais au Canada où, par exemple, les difficultés financières de Canwest (propriétaire, entre autres, du *National Post*) ont défrayé les manchettes en octobre dernier. Or, la situation n'est pas plus rose pour les magazines, lesquels accusent une baisse marquée des revenus de publicité qui pourrait mettre en péril leur survie. Le fait est que la récession se fait lourdement sentir. Les chiffres sont accablants et les magazines francophones ne sont pas laissés pour compte: un recul de 54,4 % pour le magazine *Les Affaires*, de 39,2 % pour *Moi et Cie*, de 31 % pour *L'actualité*, de 31,2 % pour *Le Lundi*, de 30,5 % pour *Commerce*. Vivement le retour à la reprise économique, mais sera-ce suffisant pour contrer l'effet dévastateur d'Internet?